

La magie de White

Nouvelles - La critique américaine considère Edmund White comme un écrivain majeur de ce siècle. Huit récits pour le vérifier.

PAR CLAUDE ARNAUD

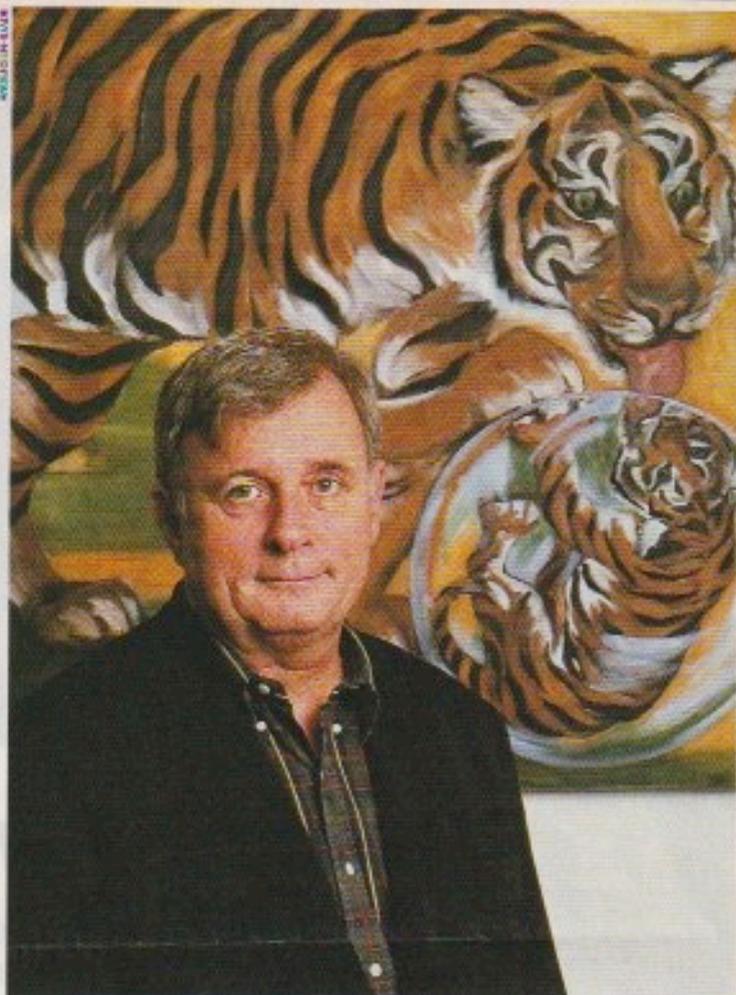
Ce qui frappe chez les personnages d'Edmund White, c'est l'ampleur de leur boulimie. Qu'ils s'appellent Luke ou Ray, écrivent une thèse ou se « body-buildent », ils dévorent l'existence jusqu'au noyau. Longtemps gâtés par le soleil de Los Angeles ou la rue new-yorkaise, ils ont vu leurs vies insouciantes rattrapées par la maladie. Leur amant vient d'être incinéré, sans que la famille ait voulu les convier, quand une bombe n'attend pas d'éclater dans leurs globules. Mais ils restent toujours impatients d'exister et on a l'impression que, dans un cercueil encore, ils observeraient d'un œil gourmand les boutons violets de leur capiton.

Comme l'auteur de ces huit nouvelles, ils aiment les hommes, du pâtre grec fleurant l'ouzo au bisexuel bordelais. Et ils ont gardé de la révolte du *Stonewall*, an 1 de la *gay pride*, une perception militante de leur propre vie privée. Leur désir est pourtant si sensuel et si cru - si désirable en somme - qu'on échangera au besoin ses goûts pour s'immiscer dans la profondeur de leurs amours, que White rend avec un génie troublant du détail.

L'éclat inoubliable des « seventies »

Vivre, pour eux, c'est voyager. La terre est leur jardin, qu'ils la découvrent de cette France encore rurale où ils ont parfois choisi de vivre, ou des rives de la mer de Marmara. Ils aiment se donner du plaisir près du château en ruine où le prince de Galles est investi - ce vice avait échappé à Krafft-Ebing -, comme ils adorent sentir le souffle du mistral sur leur peau, à la façon de ce mimosa importé d'Amérique, qu'on nomme ici « sensitive ». « Frenchies » impatients de se dénigrer, Bostoniens perpétuant sur le Grand Canal l'utopie d'Henry James, ex-maos de Berlin qui militent désormais dans la jet-set : c'est toute l'Europe qui finira par défilier à travers leurs lunettes irisées.

Voir en White le fils d'Oscar Wilde et de Paul Morand serait doublement improbable ; il n'a ni l'exhibitionnisme du premier ni la sèche cruauté du second. Mais il a aussi l'art de faire entrer dans une nouvelle la matière symphonique d'un roman, et cette faculté cinématographique d'animer la vie qui lança « Ouvrez la nuit ». A quoi l'on ajoutera un optimisme contagieux, d'autant plus marquant chez cet Américain qu'il est venu en



France pour ne plus voir ses amis mourir du sida.

Comment se découvre-t-on gay, et prend-on plaisir à l'être ? La réponse se trouve dans le recueil d'articles et d'interviews qu'Edmund White publie aussi. On y trouvera une première évaluation de l'œuvre sadico-sulpicienne d'Hervé Guibert, et la confirmation des origines non terrestres de W. Burroughs. Cent remarques fulgurantes sur la durée chez Nabokov, et le désir chez Proust. Le récit enfin d'une visite à Truman Capote, fantôme cocainé qui confie entre deux baisers chastes à White combien la vie d'écrivain est horrible.

Personne n'a l'exil moins nostalgique et la cinquantaine plus tonique que White. Refusant les facilités des « générations perdues », il perpétue l'éclat inoubliable des *seventies*, où tout fut *réellement* possible. Quitte à embellir le monde, comme d'autres s'inventent une biographie, pour le réenchanter. C'est toute la générosité de ce magicien qui aura fui sans prévenir la mort, comme on quitte un manoir hanté. On saura longtemps gré à Edmund White d'être venu se réincarner en France, avec la fraîcheur étonnée du bouddhiste qu'il aura toujours été. ■

« Ecorché vif », d'Edmund White, nouvelles traduites de l'anglais par Elisabeth Pelléart et Marc Cholodenko (Plon, 243 pages, 149 F).

« La bibliothèque qui brûle », d'Edmund White, essais traduits par Philippe Delamare (Plon, 269 pages, 149 F).

L'auteur

Né en 1940 à Cincinnati, Edmund White fut très tôt salué par Vladimir Nabokov, à qui on le compare parfois. « Le héros effarouché », « Oublier Elena », « Nocturne pour le roi de Naples » l'ont fait élire par la critique américaine comme un romancier majeur de cette fin de siècle - « La tendresse sur la peau » complétant sa veine autobiographique. Sa remarquable biographie de Jean Genet (Gallimard) a, enfin, reçu le National Book Critics Award. Il vit à Paris depuis 1982.